

Pélican

PHILIPPE RAHMY

L'avion pour New York est retardé. Je prends place face aux panneaux affichant une longue liste de vols annulés. Sur la gauche, un écran géant diffuse en boucle des informations météo. Quelques rares voyageurs, penchés sur des tabourets de bar, sirotent leur café en tripotant leur smartphone. Une musique d'ambiance trop forte, car réglée pour être entendue d'une foule, est emportée vers l'étage supérieur par plusieurs volées d'escaliers roulants qui ramènent inlassablement un sac en plastique à son point de départ, entre deux bacs à fleurs en béton. Mon téléphone vibre dans ma poche. [Mon éditeur américain.] Paul R. Je ne réponds pas.

Le recensement des tempêtes se poursuit sur l'écran géant. New York apparaît. Une mer démontée. Manhattan fouettée par les vagues. La neige s'accrochant aux façades. Des conduites gelées, des gyrophares, une famille alignée sur le trottoir, transie, devant une maison en flammes et sur d'autres trottoirs, des corps étendus sous un drap, clochards morts de froid, accidentés de la route, on ne sait pas. Une fois encore, le panneau d'affichage se met à cliqueter. Deux vols sont affichés. Celui qui m'attend et un autre, en partance vers le soleil.

Les Russes à mes côtés ne donnent plus signe de vie. Ils cuvent. Qu'ils crèvent. Comme tous les xénophobes, je prétends ne pas l'être, mais j'affiche des préférences entre les nationalités. En vérité, peu m'importe qu'un individu soit blanc, jaune, rouge ou noir, chrétien, juif, musulman, bouddhiste ou athée, qu'il soit riche ou pauvre, peu importe, pourvu qu'il n'affiche pas cet air désespéré et suffisant que les Slaves se donnent pour se sentir exister. Les Russes me font horreur, mais il n'en a pas toujours été ainsi. Au contraire, ceux que je fréquentais avant témoignaient d'une joie de vivre face à l'adversité qui s'accordait avec ma manière de résister à la maladie. Puis, un jour, au Conti, un Russe est entré. Mais c'est une autre histoire.

Mon avion pour l'Amérique traverse une zone de turbulences. Quelques heurts, puis il retrouve son allure fluide.

La cabine silencieuse. Une toux, un raclement de gorge, le pas trotte-menu de l'hôtesse, une ombre de temps à autre, se fauflant entre les sièges jusqu'aux w.c.. Les volets des hublots sont baissés, les passagers dorment. Une mère allaite son enfant dans le maigre faisceau d'un plafonnier. Il fait chaud. L'ordinateur de bord annonce à intervalles réguliers le nom des villes survolées par l'avion : New York, Baltimore. Dans quelques heures, nous atteindrons Miami. Je n'ai eu aucune peine à échanger mon billet à Zurich une fois mon vol annulé à cause de la tempête. JFK était inatteignable et pouvait le rester pour une durée indéterminée. Une seule destination s'affichait encore aux USA, une seule ville épargnée par l'hiver : Miami. Je n'ai pas hésité. Mieux valaient dix heures d'avion pour trouver le ciel bleu que cinq heures de taxi à travers les routes enneigées pour rentrer chez moi. Le mauvais temps pouvait s'éterniser, mieux valait me rapprocher le plus possible de New York et improviser une fois en Floride. J'ai informé Paul R. par e-mail. «Suis dans l'avion pour le pays des séminoles. Pelican Hotel. South Beach.»

Paul m'avait réservé une chambre au Pelican Motel de Niagara Falls, à quelques kilomètres des éditions Bitter Orleander Press. Pour tuer le temps à l'aéroport et ménager une constante à ce voyage chamboulé, j'ai cherché et trouvé sur Internet un hôtel du même nom à Miami, un autre pélican, emblème de l'écrivain se perçant le flanc à coups de plume pour nourrir ses textes de son sang.

Obscurité complète dans l'avion. Altitude 12'000 mètres. Vitesse 900 km/h. Température extérieure -60°C. Une fine cloison sépare les passagers d'une mort instantanée. Elle vibre, craque. Des milliards d'atomes gelés la heurtent de toutes parts. Des particules supersoniques, arrachées aux vents solaires, perforent l'atmosphère, enveloppant la carlingue

d'une chevelure gazeuse qui brûle au point du jour, couvrant les ailes de flammes bleutées. Les glaçons dans mon verre se balancent au gré des secousses du ciel qui veut nous écraser. Je pose mon front contre le hublot. Le vide de mon esprit face au vide du ciel.

Le tracteur de remorquage tire l'avion par le nez sur le tarmac de Miami. Les soutes sont ouvertes, les bagages roulent les uns par-dessus les autres sur la rampe articulée en acier qui accroche le soleil. Les passagers se pressent, les yeux dans le vague ou rivés à leurs téléphones portables. Ça soupire, ça veut s'extirper, rompre la promiscuité forcée du voyage, en produisant une promiscuité plus grande de corps emboîtés et trépidants, qui piétinent la passerelle, des chiens sur le point de se mordre, si semblables dans ce tunnel percé de hublots identiques qui donnent, d'un côté, sur la tour de contrôle et, de l'autre, sur un mur barbelé. Sous la passerelle, dans un chaos similaire, mais silencieux, les valises se heurtent, s'ouvrent, laissent échapper leurs entrailles de culottes et de soutien-gorge avant de s'engouffrer par une lucarne à ras de terre, frangée de lanières en plastique. Immigration. Attroupement. Les visages se composent un sourire. La foule se décompose en individus. Derrière le mur, les valises cognent. Elles entrent aux États-Unis sous les rayons X. Les passagers s'avancent. Petits pas. Mines avenantes. Rien à cacher. Consciencieux purs, visages ahuris formatés pour la caméra qui scrute les rétines sans rien voir de l'âme, qui photographie pour classer tous ces iris dans un fichier sans fond, un tombeau numérique pour regards de poissons morts. Un froid polaire. Le hall à bagages, aux murs en inox, tourne sur ses tapis roulants. Des centaines de valises à l'étage, dont on se saisit avec hésitation, qu'on repose, qu'on repousse du pied et qui finissent par former un mur en travers de l'allée, couvert d'étiquettes, de noms à peine lisibles, toujours davantage de valises, de sacs, d'objets épars pour ce moment de l'intime, constitué d'éléments identiques et sans valeur, mais chacun assigné à une vie, chacun résumant par le vide une existence dont le voyage a flouté les contours et qui n'existe plus qu'à travers quelques effets personnels dans ce hall frigidaire où personne n'est chez soi.

Aéroport. Le monde qu'on a quitté a disparu, le monde qu'on rejoint n'est pas encore là et les bagages s'accumulent dans cet entre-deux, formant une figure monstrueuse de l'humain. Paul R. rappelle. Il me dit de profiter de la Floride, la tempête faisant rage sur New-York. Le lancement de mon livre est reporté jusqu'à nouvel ordre, au plus tard jusqu'à Pâques, mais il m'attend aussitôt que le temps se sera amélioré. Puis le téléphone fait un couac avant de s'éteindre, batterie à plat. Les passagers de mon vol ont désormais récupéré leurs bagages. Quelques valises tournent encore sur le tapis, mais je ne trouve pas la mienne. Tant mieux. Elle contenait des pulls et des chaussettes en laine, un équipement pour le Grand Nord.

La préposée aux bagages perdus est formelle: «Prochainement, votre valise arrivera sans vous à New York.» Elle me tend un formulaire. L'air glacé de la climatisation circule du sol au plafond dans son petit bureau et pénètre dans les cloisons en bois qui laissent filtrer la lumière de la rue. Je lui rends son formulaire. «Il faut que j'avise mon supérieur, cela ne s'est jamais vu, fait-elle. Vous ne pouvez pas abandonner votre bagage après être venu le réclamer chez nous.» Le soleil projette des motifs flous sur la poitrine de la femme, comme des algues ou des filaments ou du métal en fusion, éjectés par la ville qui rayonne autour de nous. L'employée se traîne laborieusement de son ordinateur vers une armoire en métal dont elle ne trouve pas la clé avant de revenir à son bureau.

[...]

Je regarde ma montre. Cela fait trois quarts d'heure que je tue le temps entre ces quatre murs à expliquer la raison qui m'avait fait réclamer ma valise et celle qui me poussait à vouloir l'abandonner, car elle contenait des effets destinés à être égarés, comme on en trouve dans chaque valise de chaque avion en chaque point du monde. Je dis: «Faites comme bon vous semble», sans parvenir à distinguer la femme qui a disparu dans tous ces reflets et toute cette poussière en provenance de la rue, formant désormais une brume aveuglante à mesure que le flic s'éloigne de la porte et que le sol poli du couloir déverse le soleil dans le bureau. Un flot de voyageurs en provenance d'Orient envahit le hall. Voiles, femmes se déplaçant en groupes compacts, pagaille d'enfants et de chariots. Je profite de la foule pour gagner la sortie.

L'employé d'Alamo se tortille derrière son comptoir. «Prenez votre temps, mon vieux, je ne veux pas vous forcer la main.» Je me décide pour une Jeep Wrangler dont la carrosserie rustique et surélevée évoque l'aventure.

biblio

Pardon pour l'Amérique

Ed. La Table Ronde, 2018.

Allegra

Prix Rambert 2016, Prix suisse de littérature 2017,
Ed. La Table ronde, 2016.

Béton armé

Récit, Prix Pittard de l'Andelyn, Michel-Dentan et Wepler,
Ed. La Table ronde, 2013.

Demeure le corps

Poésie, Cheyne Editeur, 2007.

Mouvement par la fin

Poésie, Prix J.-J. Rousseau, Cheyne Editeur, 2005.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un.e auteur.e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un.e traducteur.trice de Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cœrtli, de la Fondation Pittard de l'Andelyn et de l'Association [ch]litterature.ch].



PHOTO OFC/SIMONE STO

bio

Né à Genève en 1965, Philippe Rahmy est poète et romancier. Souffrant de la maladie des os de verre, il passe le plus clair de son enfance dans sa chambre et s'en évade grâce aux lectures de sa mère. Après sa maturité, il étudiera l'égyptologie à Paris avant de s'installer à Lausanne. Dès le début des années 2000, il contribue à la rédaction du site de création et de critique littéraires *remue.net*, lancé par François Bon. Philippe Rahmy est décédé le 1^{er} octobre 2017, alors qu'il était en résidence à la Fondation Jan Michalski à Montricher. Il travaillait à *Pardon pour l'Amérique*, roman nourri de son séjour aux États-Unis. Il a laissé de nombreux textes inédits, dont l'extrait que nous publions ici.

Philippe Rahmy a reçu à titre posthume le Grand Prix Ramuz 2020 pour l'ensemble de son oeuvre (biblio sélective ci-contre), axée sur la relation au corps, à la douleur, mais aussi sur le rapport à l'autre. La distinction lui sera remise lors d'une cérémonie le 25 juin à l'Octogone de Pully.

Afin de faire rayonner son écriture et son univers, l'Association des amis de Philippe Rahmy a mis sur pied une série d'événements qui tournera en Suisse romande et au Tessin en 2021 et 2022 (lectures musicales, exposition, projections et diverses rencontres). Prochain rendez-vous: mardi 15 juin à la Maison Rousseau et Littérature à Genève, en présence de l'écrivaine Pascale Kramer. www.amis-de-philippe-rahmy.org